

L'ÉDUCATION DU SENTIMENT NATIONAL EN ITALIE AU SIÈCLE DERNIER

Dans l'Italie du siècle dernier, c'est au moment de l'unification territoriale du pays que la fondation spirituelle de la nation s'imposa dans toute son urgence à la classe dirigeante : l'absence d'homogénéité sociale, politique et culturelle y était telle, que le nouveau Royaume semblait n'exister que sur la carte. Comment rassembler des populations qui s'étaient trouvées divisées pendant des siècles, et qui, en dehors des élites, se considéraient comme étrangères les unes aux autres ? Comment rendre populaires les valeurs et les idéaux de la bourgeoisie libérale ? La seule solution qui sembla s'offrir en 1860 à des questions aussi graves fut celle que Mazzini avait déjà entrevue pendant ses années d'exil à Londres : l'éducation du peuple italien¹ devait assurer l'uniformisation culturelle indispensable dans un État national moderne. Aussi l'école primaire fut-elle fondée sous une double instance : d'un côté, en tant qu'école de l'enfance (moment des apprentissages fondamentaux et première étape de l'acquisition du savoir), de l'autre, en tant que lieu de la formation du citoyen et canal du consensus entre le gouvernement et la société. Conçue davantage comme une structure morale et idéologique plutôt que comme un service indispensable fourni à chaque citoyen,

¹ Cf. G. MAZZINI, «Scuola elementare gratuita», *L'Apostolato popolare* du 1er janvier 1842 (cité par L. BORGHI, *Il pensiero pedagogico del Risorgimento*, Firenze, Edizioni Giuntine-Sansoni, 1958).

l'instruction primaire ne fut pas seulement octroyée au peuple d'en haut, mais elle lui fut même imposée avant toute demande populaire. Ce choix de la voie pédagogique, qui a été souvent jugé comme une preuve de faiblesse ou de myopie des gouvernants italiens, fut d'ailleurs partagé à la même époque par les autres États de l'Europe occidentale ; ceux-ci mirent l'école de masse au service de leur propre affermissement politique et idéologique, avec un succès d'ailleurs inégal.

Dans l'école primaire ainsi conçue, l'enseignement de l'histoire prit une importance toute nouvelle. «Coll'affermarmarsi delle nazionalità, l'insegnamento della storia acquistò una importanza politica non mai finora sospettata», écrivit à ce propos Gaetano Salvemini. «Diventò un mezzo formidabile per la educazione del sentimento nazionale»². Tous les historiens de l'école et de l'éducation ont affirmé depuis que l'histoire fut façonnée comme une mythologie nationale³ lorsqu'elle devint une discipline à part entière, distincte des humanités de l'âge classique ; celui-ci en effet avait métamorphosé les traités des historiens de grecs et romains en ouvrage de rhétorique utiles surtout pour l'étude de l'éloquence. Mais à la fin du XVIII^e siècle, la Révolution remplaça l'histoire sainte et l'histoire ancienne par l'histoire patriotique, en substituant des recueils d'actes héroïques⁴ à l'immense répertoire de faits et de personnages qui avaient longtemps fourni aux écoliers d'innombrables *exempla* de vertus morales et religieuses. Lorsque la France républicaine succéda à la France monarchique, il fallut graver dans les coeurs des enfants l'«amour sacré de la patrie», et l'histoire se trouva dès lors mise au service du sentiment national au fur et à mesure de la constitution des États nationaux modernes en Europe.

Face aux innombrables difficultés engendrées par la constitution du nouveau Royaume italien, l'enseignement de l'histoire était appelé à jouer un rôle fondamental, en épousant de près l'évolution des impératifs idéologiques du moment. L'objet de cet article, qui nous offre l'occasion de renouer avec les travaux de notre thèse en hommage à Mario Fusco,

2 G. SALVEMINI, «L'insegnamento della storia», in *L'Eco della scuola nuova*, 20 avril 1952, aujourd'hui in *Opere*, Milano, Feltrinelli, 1966, vol. V, p. 740.

3 Sur la mythification de l'histoire nationale en Europe, voir : C. AMALVI, *Les héros de l'histoire de France*, Paris, éditions Phor'oeil, 1980 ; S. BAUDEMONT, *L'histoire et la légende dans l'école élémentaire victorienne (1862 - 1901)*, Paris, Klincksieck, 1980 ; C. BILLARD, P. GUIBBERT, *Histoire mythologique des Français*, Paris, Editions Galilée, 1980 ; M. CHRISTADLER, *Kriegserziehung im Jugendbuch. Literarische Mobilmachung in Deutschland und Frankreich vor 1914*, Frankfurt am Main, 1978.

4 V. par exemple D. JULIA, *Les trois couleurs du tableau noir. La Révolution*, Paris, Belin, 1981.

est d'illustrer ce propos, en présentant au lecteur contemporain des pages des livres de classe et des manuels scolaires en vigueur dans les écoles de l'Italie du XIX^e siècle.

Avant 1860

Le contraste entre les manuels scolaires d'avant l'Unité et les suivants est saisissant en ce qui concerne l'histoire. Nous en voulons comme preuve le célèbre *Giannetto*⁵, le livre le plus répandu dans les écoles de l'époque, qui fait une part considérable à cette discipline : sur les quatre tomes que compte l'ouvrage, la moitié du troisième et la totalité du quatrième lui sont réservés. Bien qu'elle figure sous l'intitulé général de *Storia d'Italia*, l'histoire présentée dans les pages du *Giannetto* n'a de national que le nom ; axée essentiellement sur la morale, elle entend offrir avant tout des modèles de conduite exemplaire aux écoliers. Aucune aspiration risorgimentale ne perce bien évidemment dans cet ouvrage, soumis comme tous les livres de l'époque à la censure autrichienne ; l'Italie y est représentée comme un pays paisible et prospère qu'aucune manifestation de mécontentement ne vient troubler :

Nulla manca all'Italia per essere forte, rispettata e felice. Ne' tempi addietro gli uomini d'Italia colle virtù e coll'armi hanno padroneggiato la terra e i mari, oggidì nessuna altra nazione la supera nello studio delle arti e delle scienze⁶.

Partagé en trois grandes parties (*Storia antica, storia del medio evo et storia moderna*), l'exposé débute par la fin du déluge universel et se poursuit avec la *Storia romana*. L'histoire moderne traite surtout de la Renaissance, tandis que quelques lignes suffisent, à la fin du quatrième tome, à expédier la situation politique de l'Italie dans la première moitié du XIX^e siècle :

I Sovrani alleati e i Rappresentanti delle nazioni di Europa continuarono nel congresso di Vienna a fondare la pace, e a distribuire a chi spettavano le

5 Composé par Ludovico Antonio Parravicini, directeur d'un lycée technique à Venise, ce manuel pour les écoles était destiné à une large diffusion (on en imprima quelque 53 éditions). Composé en 1833 à l'occasion d'un concours pour le meilleur livre de lecture, il devint rapidement un modèle d'ouvrage didactique.

6 Nous citons d'après l'édition suivante : L.A. PARRAVICINI, *Giannetto*, Livorno, Antonelli, 1852, t. 3, p. 173.

provincie da essi acquistate. In quel solenne congresso l'Italia fu divisa com'è tuttora⁷...

En 1846, le Piémont se dote d'une école publique. Les programmes de l'école primaire prévoient un enseignement de l'histoire, sous forme de *Racconti tratti dalla storia patria*, pour la classe de quatrième (la dernière du cycle). Dans le seul État régional qui a conservé son Statut fondamental, la liberté de presse et d'opinion permettent une plus large expression des aspirations politiques ; le ton est désormais celui du Risorgimento, et dans les pages d'histoire les auteurs ne craignent plus de se laisser aller à des élans patriotiques comme le suivant :

L'Italia è fatta per gli Italiani, né per gli Austriaci, né per i Francesi, né per gli Inglesi, né per gli altri ; la concordia degli animi, e le virtù religiose e civili, il sapere, il valor militare dovranno rendere un giorno gloriosa, libera e indipendente questa terra⁸.

Cette affirmation vigoureuse en faveur de l'indépendance peut être considérée comme un écho des thèses des historiens piémontais tels que Cesare Balbo ou Vincenzo Gioberti. Les manuels scolaires en vigueur dans le Royaume de Piémont-Sardaigne véhiculent leurs programmes politiques jusque dans les salles de classe, d'autant plus qu'ils permettent de concilier le nouvel impératif de l'amour patriotique («chi ama sinceramente la patria, ne prende all'uopo vigorosamente la difesa contro i suoi nemici sì interni come esterni»⁹) avec la piété religieuse et le respect de la hiérarchie («Nemici interni della patria sono primieramente quelli che diffondono perverse dottrine contro la Religione e i costumi, contro la reverenza dovuta alla Chiesa ed ai ministri di Dio, contro le leggi e i magistrati»¹⁰). Ces convictions modérées seront dépassées par les événements lorsque la Seconde Guerre d'indépendance déclenchera de manière irrévocable l'unification de la péninsule.

L'Unité

Dès 1859, la loi Casati, qui sera étendue dans les années suivantes aux régions nouvellement annexées du Royaume, dote l'Italie des premières structures scolaires nationales. L'école publique existe dès lors

7 *Ibid.*, t. 4, p. 173.

8 V. TROYA, *Secondo libro di lettura ad uso delle scuole elementari*, Pinerolo, 1850, p. 37.

9 *Ibid.*, p. 220.

10 *Ibid.*

virtuellement dans tout le pays, même si ses défauts et ses lacunes en rendent l'application aléatoire, voire impossible. Cette volonté de scolariser la jeune population s'accompagne de l'idée, couramment exprimée dans tous les débats de l'époque, qu'il s'agit désormais de «faire les Italiens», et que cette tâche revient à la «classe intelligente italiana», laquelle, «dopo aver fatto l'unità politica, vuol fare l'unità intellettuale e morale»¹¹. Ce désir de tous les hommes politiques de la Destra et de la Sinistra est largement repris par les pédagogues, qui voient dans l'école le meilleur moyen d'éveiller la conscience de l'identité nationale chez les jeunes générations.

Cependant les premiers programmes, rédigés en 1860 par le ministre Terenzio Mamiani, ne font pas preuve d'un patriotisme enflammé. Loin de faire figurer l'enseignement de l'histoire au premier plan, ils l'excluent des trois premières classes de l'école primaire, qui constituent le seul cycle d'instruction obligatoire au terme de la loi. Dans les deux premières classes la base de l'enseignement est constituée par le catéchisme et l'histoire sainte, dont les contenus permettent également d'enseigner la morale grâce aux exemples de piété, de résignation et de bienveillance qu'ils contiennent. De même, la liste des «devoirs de l'homme» énoncée par ces mêmes programmes place les obligations envers la patrie en dernières, puisque celle-ci ne vient qu'après Dieu, la famille, la société, l'État, la justice et la propriété.

Néanmoins l'idée de patrie fait son apparition dans tous les manuels. Tout d'abord l'Italie est décrite au moyen d'une série de clichés, lesquels, en lui attribuant toutes les beautés et toutes les richesses de l'univers, en font un pays béni des dieux. Ensuite, les auteurs cherchent à la définir en expliquant aux enfants la différence entre le pays natal (la «petite patrie») et le territoire national (la «grande patrie»). La «grande patrie» est définie comme la terre dont tous les habitants parlent la même langue ; loin de se réduire à une discipline, celle-ci représente l'âme d'un peuple, ainsi qu'un outil de communication et de rapprochement entre les gens du même pays. C'est pour cette raison que la connaissance de l'italien apparaît de fait comme un devoir patriotique : «lo studio della lingua conserva il sentimento nazionale e forma l'usbergo della nazionalità di un popolo»¹². Mais si les compétences linguistiques sont acquises par les membres de l'élite lettrée, il n'en va pas de même pour l'immense

11 D'après le discours à la Chambre de Francesco De Sanctis du 23 janvier 1874.

12 P. VECCHIA, *Pedagogia educativa pei maestri di grado superiore*, Torino, Paravia, 1864, p. 56-57.

majorité de la population ; les pédagogues ne sont pas sans ignorer que celle-ci ne parle que le dialecte. Comment donner le sentiment d'appartenir au pays de Dante et Boccace à des gens qui ignorent tout de la littérature de leur pays ? Quelles traditions communes pourront cimenter des gens incultes au-delà des barrières régionales ?

Dans un premier temps, cette quête de nouvelles valeurs laïques semble avoir trouvé son objet dans la nouvelle dynastie royale de l'Italie, sous la bannière de laquelle ont été acquises l'indépendance et l'unité ; aussi dans les programmes de la dernière année du cycle primaire de 1860 l'histoire de la monarchie de Savoie continue-t-elle de faire fonction d'histoire nationale, comme cela avait déjà été le cas dans les programmes de l'école piémontaise de 1856¹³ :

A dare una prima idea della storia nazionale potrà giovare l'esperre l'origine della real Casa di Savoia ; la Lega Lombarda ; le gesta principali di Amedeo V, VI, VII, VIII, di Emanuele Filiberto, di Carlo Emanuele I, di Vittorio Amedeo II, del principe Eugenio, di Carlo Emanuele III, di Carlo Alberto e di Vittorio Emanuele II.¹⁴

Les livres de lecture font de leur mieux pour allier l'italianité à l'attachement au souverain, en démontrant que la vocation italienne des rois du Piémont s'est précisée très tôt dans l'histoire. Reprenant à leur compte la thèse de Cesare Balbo dans *Le speranze d'Italia*, ils s'extasient sur la précocité des sentiments italiens d'Emanuele Filiberto, «che dichiarò di essere italiano e volle essere tenuto per tale»¹⁵ et sur la politique «sempre italiana» de Carlo Emanuele I. Ils trouvent des exemples admirables de bienveillance et d'amour paternel chez Carlo II et surtout chez Vittorio Amedeo II, qui aurait affirmé : «Vadano pure in cenere i miei palagi, ma si risparmi la capanna del povero»¹⁶. En conclusion, les manuels ne tarissent pas d'éloges sur «la gloriosa ed ora ringiovanita dinastia sabauda, che è la salute d'Italia»¹⁷, et ils insistent sur

13 «Noteranno i professori come nel programma siasi fatta più larga parte agli avvenimenti del Piemonte e della sua dinastia (...). Il che era tanto più naturale, dappoiché le sorti dei principi nostri, i quali contarono le più antiche origini (...), andarono spesso associate a quelle dell'intera nazione, avendo i più alti fra essi coltivata sempre con amore l'idea della grandezza e dell'indipendenza italiana» (Programmes du 24 décembre 1856).

14 *Istruzioni ai Maestri delle scuole primarie*, Programmes du 24 décembre 1856.

15 M. GATTA, *Storia d'Italia ad uso delle scuole elementari e popolari*, Milano, Muggiani, 1864, p. 113.

16 *Ibid.*

17 A. PARATO, *Il libro dei fanciulli*, Torino, Paravia, 1863, p. 91.

les qualités guerrières de ses ducs, qui guidaient eux-mêmes leurs armées sur les champs de bataille.

La série des rois italiens à part entière est inaugurée par Carlo Alberto. Les auteurs des livres de classe emboîtent le pas aux historiens monarchistes, et tout particulièrement à Filippo Carlo Gualterio¹⁸. Dans son ouvrage sur la Première Guerre d'indépendance, ce dernier avait bâti la légende du prince patriote et du «cavaliere dell'indipendenza nazionale» nourrissant dans son cœur une flamme italienne aussi ardente que secrète depuis son enfance. C'est en 1848 qu'il put enfin la révéler à ses sujets :

Carlo Alberto attendeva la sua stella. Ora credette di vederla brillare di vivida luce. Dato lo Statuto, egli sognò di fare l'Italia una, grande, indipendente, libera¹⁹.

Il aurait donc consacré sa personne et son Royaume à la cause italienne, mais en vain ; la gloire de la victoire rêvée par lui devait revenir à son fils Victor Emmanuel. Les livres de lecture font de celui-ci l'élément charnière de l'unification nationale : ayant libéré et constitué en nation l'Italie par son patriotisme, son courage et sa loyauté, il est à lui seul le père de la patrie. «Vittorio Emanuele II, magnanimo quanto prode soldato, alla testa di un ben agguerrito esercito, scende in campo, sostenuto dalle armi francesi, per combattere gli Austriaci»²⁰. Cavour est à peine mentionné, Garibaldi et Mazzini sont souvent passés sous silence.

Il va de soi que l'exaltation du souverain trouve son origine dans le désir de légitimer la domination de la maison royale de l'ancien Royaume de Piémont-Sardaigne sur toute l'Italie, au détriment des dynasties des anciens États régionaux. Après 1860, les princes qui avaient d'abord donné à leur pays des traditions militaires, et ensuite restitué aux Italiens le goût du combat au moment des glorieuses guerres d'indépendance, étaient devenus les chefs du nouveau Royaume ; leur supériorité nationale ne pouvait qu'être renforcée, et leur vocation italienne mythifiée depuis les origines les plus lointaines. Il est vrai que le brigandage dans le Mezzogiorno d'une part, l'hostilité du Vatican de

18 Cf. F.A. GUALTERIO, *Gli ultimi rivolgimenti italiani. Memorie storiche con documenti inediti*, Firenze, Le Monnier, 1850-51. Sur son oeuvre, v. : W. MATURI, *Interpretazioni del Risorgimento. Lezioni di storia della storiografia*, Torino, Einaudi, 1962.

19 I. BENCIVENNI, *Il libro completo per gli alunni e le alunne della 3a elementare*, Torino, Tarizzo, 1892, p. 155.

20 G. MENGHI, *L'artiere italiano*, Torino, Paravia, 1900.

l'autre, donnaient une épaisseur certaine à cette préoccupation, tout en contribuant à rattacher le nouvel État national au principe traditionnel et rassurant de la monarchie.

La prise de Rome

Ce n'est qu'après la prise de Rome que l'histoire nationale italienne fait son entrée en force sur la scène des manuels scolaires. Ce changement ne dépend pas des dispositions ministérielles mais bien au contraire d'une évolution des mentalités. Comme c'est souvent le cas, le Risorgimento est célébré a posteriori après son accomplissement marqué par la libération de Venise et de Rome ; les éducateurs, libérés de toute crainte et de tout doute, peuvent goûter sans réserve leur satisfaction. La nouvelle loi Coppino de 1877 vient sanctionner un état de fait, en ordonnant que le maître d'école « grazie a racconti storici appositamente scelti, accenda nei cuori l'amore dell'Italia e il sentimento del dovere »²¹.

Rome capitale donne une nouvelle fierté et de nouveaux élans aux élites italiennes²². Parmi les grands mythes qui avaient enflammé les patriotes italiens, le souvenir de l'ancienne grandeur latine et l'attente d'une grandeur future avait déjà été parmi les forces motrices du Risorgimento et avait contribué à éveiller leur conscience nationale ; à présent, on amplifie cette croyance tout en la privant de son élan novateur :

Anticamente noi Italiani siamo stati padroni di quasi tutto il mondo allor conosciuto, e s'era fatto il grand'Impero Romano, così detto, perché Roma n'era capitale.²³

Ensuite l'histoire italienne tout entière est réécrite à la lumière des événements du Risorgimento. S'il est vrai que les patriotes rattachaient la libération de l'Italie à un droit historiquement fondé, à présent le passé est reconstruit de manière anachronique à l'usage des écoliers. Les premières manifestations nationales éclatantes remontent à l'époque de la lutte des Comuni contre l'empereur Frédéric Ier (lutte que déjà Cesare Balbo avait proclamée « la più bella, la sola santa e nazionale »). C'est ainsi que l'histoire du moyen-âge est reconstituée dans les manuels à l'aide de

21 Loi Coppino n. 3961 du 15 juillet 1877.

22 Cf. sur ce point l'ouvrage de Federico Chabod, *Storia della politica estera italiana dal 1870 al 1896*.

23 P. FORNARI, *Tomaso o il galantuomo istruito*, Milano, Rechiedei, 1872, p. 98.

quelques épisodes glorieux tels que le serment de Pontida et la résistance de Crema au siège de Barberousse, tandis que la bataille de Legnano est unanimement célébrée comme le combat le plus mémorable de l'histoire italienne avant les guerres d'indépendance. Ensuite l'histoire de la Renaissance est axée sur quelques faits marquants où aurait brillé la bravoure des Italiens, comme l'épisode où le magistrat florentin Pier Capponi, par sa réponse ferme («E noi suoneremo le nostre campane !») aurait flétri l'orgueil et la prétention de Charles VIII, sauvant ainsi la ville de Florence. Puis la décadence politique des siècles XVII^e et XVIII^e se trouve escamotée par des détails historiques : d'humbles héros issus du peuple auraient délivré leur ville par leur courage et leur détermination. On reprend volontiers des pages de la *Storia d'Italia continuata dal Guicciardini* de Carlo Botta, que son goût pour la rhétorique conduisait à émailler d'épisodes pouvant illustrer des vertus morales et civiles. C'est ainsi que l'ancienne pédagogie de l'*exemplum* et de l'émotion est utilisée selon de nouvelles finalités, et que les nouveaux héros destinés à servir de modèles aux enfants trouvent place dans une sorte de nouveau «Panthéon scolaire» destiné à célébrer les gloires de la patrie. Le premier de ces héros populaires est Pietro Micca, soldat piémontais qui en 1706 se serait sacrifié volontairement pour libérer Turin du siège des Français. Dans les livres d'école, il s'immole après avoir édifié les présents avec un petit discours patriotique :

Io ho fermo di dare qui la mia vita alla patria, mettendo fuoco a questa mina, che sbalzi in piedi e sperda costoro che son là dietro. Voi tosto salvatevi : lascio al mondo la mia povera moglie ed i miei figliuoli, deh ! Voi raccomandateli a chi ne governa.²⁴

Le deuxième épisode qui est régulièrement cité est celui de Balilla, le garçon génois qui, en lançant une pierre contre les occupants autrichiens, aurait déclenché «un combattimento accanito tra il popolo e i Tedeschi, che dura cinque giorni, e finisce con la completa sconfitta di questi».²⁵

L'apparition d'une histoire résolument nationale, mettant en scène le peuple et ses héros, réduit considérablement la part faite auparavant à la dynastie piémontaise ; les ducs et les princes de Savoie disparaissent l'un après l'autre, éclipsés par ces nouveaux personnages témoignant de la fibre patriotique des populations de la péninsule. Les faits et gestes de ces Italiens s'étant sacrifiés contre les étrangers qui occupaient le pays

24 G. PARATO, *I doveri morali e civili insegnati ai giovanetti*, Torino, Paravia, 1861, p. 64.

25 L. RAMERI, *Il popolo italiano educato alla vita morale e civile*, Milano, Zanetti, 1866, p. 54.

composent le «livre d'or de la patrie», dont les pages sont toutes inspirées par la rhétorique nationale. Réécrits dans une perspective risorgimentale avant la lettre, ces événements retracent un passé linéaire où tout annonce la grande rédemption de 1848 et de 1859, dans le but manifeste de composer une histoire qui donne aux nouvelles générations l'assurance d'une continuité dans le temps. La période risorgimentale proprement dite est traitée comme une épopée légendaire, dans laquelle «un numero infinito di martiri (...) sacrificarono generosamente la loro vita pel bene della patria»²⁶, tandis qu'en 1848 c'est le peuple tout entier qui se soulève pour la conquête de sa liberté et de son indépendance :

Non si ripetevano che inni e ritornelli patriottici. L'entusiasmo per la guerra pareva follia. Nobili e plebei, giovani e vecchi, studenti e artigiani, tutti si affratellavano per andar contro lo straniero, sotto la tricolor bandiera nazionale che aveva innalzato Carlo Alberto. Le donne animavano i mariti ed i figliuoli ; i sacerdoti benedicevano le bandiere e raccoglievano offerte e doni per la patria comune (...). Tutti, insomma, sentivano l'amor di patria ; tutti bramavano la sua indipendenza.²⁷

Dans cette transfiguration héroïque même les défaites peuvent être exaltées à condition de laisser dans l'histoire le souvenir d'un combat glorieux. C'est ainsi que, au fil des années, la Troisième Guerre d'indépendance se transforme en bataille de titans d'où les Italiens sortent certes vaincus, mais nullement déshonorés. Alors que les manuels qui relataient les événements de 1866 dans les années immédiatement successives parlent encore de défaite qu'ils attribuent à l'incompétence des chefs militaires²⁸, par la suite ces combats sont travestis en luttes épiques. A Custoza «si combatté da leoni fino a notte, fu fatto macello, si videro prove incredibili di valore»²⁹, tandis que Lissa devient synonyme de sacrifice patriotique. Les marins des navires italiens coulés par l'ennemi sont présentés comme les martyrs volontaires du plus sublime des holocaustes :

26 G. CELLI, *Diario scolastico, manuale del maestro elementare*, Milano, Celli, 1883, p. 351.

27 G. MENGHI, *L'artiere italiano*, Torino, Paravia, 1884, p. 143.

28 Dans *Le principali vicende della nostra patria, storicamente compendiate per le scuole e pel popolo* (Milano, Agnelli, 1866) Gentile Pagani écrit qu'à Custoza «solo una parte dell'esercito viene opposta a più numerosi Austriaci sui campi di Custoza e di nuovo ritirata», et qu'à Lissa «si combatté una gran pugna navale, e si ignora perché siasene lasciata la vittoria al nemico» (p. 43 et 44). Portant plus loin la critique, Matteo Gatta affirme que «l'esito della campagna non corrispose all'aspettativa» et que «l'imperizia dei capi lasciò al nemico la vittoria che doveva essere nostra» (*Storia d'Italia ad uso delle scuole elementari e popolari*, Milano, Muggiani, 1874, 2e éd., p. 174).

29 P. FORNARI, *Il buon Giannetto educato ed istruito*, Milano, Gnocchi, 1879, 8e éd., p. 214.

Le bombe austriache avevano appiccato il fuoco [alla Palestro]; ma il comandante Alfredo Cappellini non volle abbandonare la sua nave, e gridò di voler piuttosto morire che sopravvivere all'onta di una sconfitta. I trecento che formavano l'equilibrio di quella nave si strinsero intorno al loro capitano, fermi in voler insegnare ai nemici come sanno sacrificarsi gl'Italiani per amore della patria. Il fuoco allora si attaccò alla polveriera. Questa scoppiò; la nave saltò frantumata in aria, e di quello spaventoso fragore fu più forte la voce dei prodi che morivano gridando: -Viva l'Italia!³⁰

De 1880 à 1900

A mesure que l'on approche de la fin du siècle, les déclarations des auteurs de la production scolaire apparaissent inspirées par un sentiment national et patriotique de plus en plus enthousiaste, sinon exalté. «Leggendo la storia d'Italia», explique en 1881 Giovanni Borgogno à ses lecteurs, «non potremo a meno di sentir nascere come un sentimento di nobile orgoglio di poterci dire italiani», sentiment qui leur insufflera le désir de rendre leur patrie non seulement prospère et unie, mais aussi «potente e temuta dallo straniero»³¹; tandis que Federico Rossi brosse sans demi-mesure «il modello del cittadino italiano», qui «ama visceratamente la sua patria, la difende col suo braccio, e (...) infonde nei suoi concittadini l'attaccamento alle istituzioni, e la devozione alla madre Patria»³². On trouve même des décalogues du parfait patriote calqué sur les dix commandements, manifestement inspirés par le positivisme laïque qui triomphe à ce moment parmi les pédagogues. Dans ceux-ci, la patrie apparaît comme la justification ultime des devoirs des citoyens, source et fin de l'existence des individus vivant sur son sol :

Ecco dieci consigli pratici che dovrebbero essere come il decalogo del cittadino italiano :

Io sono l'Italia, la madre tua :

1. Non avrai altra ambizione maggiore che di essere italiano.
2. Non maledire all'Italia, se alcuni hanno abusato del suo nome per compiere opere malvagie.
3. Ricordati di santificare l'amor patrio col lavoro che è la fonte di ogni prosperità domestica e sociale.

30 G. CIPANI, *Il futuro operaio*, Milano, Agnelli, 1884, p. 334.

31 G. BORGOGNO, *Brevi e facili racconti di storia patria*, Torino, Paravia, 1881, p. 6.

32 F. ROSSI, *Brevi nozioni intorno ai doveri e diritti dell'uomo e del cittadino*, Milano, Trevisini, 1885, 2e éd., p. 51.

4. Onora gli eroi che hanno sacrificata la propria vita pel bene della patria ; e vivrai sempre fedele a' tuoi doveri di cittadino.
5. Non fare ingiuria mai a' tuoi concittadini, poiché la patria da amarsi non è già il nudo palmo di terra dove sei nato, ma l'umanità che tu devi rispettare specialmente ne' tuoi fratelli di nazione.
6. Non scendere mai a patti col vizio né ad amicizia coi viziosi : giacché la corruzione de' costumi fu sempre la rovina delle famiglie e delle nazioni.
7. Non sottrarti al pagamento de' giusti tributi, i quali servono a mantenere e a promuovere l'ordine, la sicurezza e la prosperità della patria.
8. Non venir meno al tuo carattere di libero cittadino per vendere i tuoi principii e la tua coscienza a chicchessia.
9. Non desiderare d'essere eletto a uffici pubblici, se hai cara la tranquillità della tua vita privata ; ma non badare all'interesse tuo quando la patria ne esige il sacrificio.
10. Non guardare alle altre nazioni per scimmiottarle, né badare soltanto alla tua per adularla ; ma segui il progresso del bene, dovunque lo trovi.

Les programmes de 1888 sanctionnent sur le plan institutionnel l'importance accrue de l'histoire nationale : les épisodes principaux de la formation du Royaume d'Italie sont au programme de la classe de troisième ; la quatrième et la cinquième classe du cycle primaire bénéficient d'un programme nourri qui se termine avec Victor Emmanuel II, Cavour, Garibaldi et Mazzini. Vers la fin du siècle, tous les manuels adoptent une vision hagiographique du Risorgimento faisant place nette de tous les conflits et les désaccords qui opposèrent les démocrates aux modérés, au profit d'une iconographie officielle réunissant les portraits des quatre grands qui firent l'Italie. Le maître d'école est invité à faire comprendre combien de sacrifices avait coûté la constitution de l'Italie telle qu'elle était, et à inculquer à ses élèves la fierté d'appartenir à une grande nation.

En 1894, le ministre de l'Instruction publique Guido Baccelli décide de proscrire tous les livres d'école qui ne font pas une priorité de l'éducation du sentiment national³³, et les programmes de la même année se font l'écho du nouveau tournant nationaliste de la bourgeoisie libérale, qui souhaite à présent conquérir et dominer l'Afrique. Désormais la mission civilisatrice de l'Italie a laissé place à l'affirmation mondiale de la nouvelle puissance européenne qui se veut à présent l'héritière de l'empire romain. L'école est chargée de transmettre cette conviction aux jeunes générations :

³³ Cf. la circulaire du 27 avril 1894, *Disposizioni intorno ai libri di testo per le scuole primarie e secondarie*.

Risultato supremo [della scuola] deve essere dunque la coscienza del diritto nata e affortatasi col sentimento del dovere, e il compiacersi spontaneo del fanciullo, sentendo di appartenere ad una nazione stimata e potente, che da Roma trasse auspicii di unità e grandezza.³⁴

L'enseignement de l'histoire n'est donc plus au service de la liberté et de l'indépendance italiennes, ni même de la mission civilisatrice de l'Italie ; il doit au contraire justifier les nouvelles tendances impérialistes de la fin du siècle, justifiées, comme l'on sait, par des facteurs idéologiques et politiques plutôt qu'économiques et financiers, dans un pays où l'unification nationale tardive constitua une sorte de tremplin pour l'exaltation nationaliste et l'expansion coloniale.

De l'histoire sans patrie à l'histoire monarchique, de l'histoire nationale à l'exaltation nationaliste, l'éducation du sentiment national suivit fidèlement l'évolution des idéaux et des programmes de la classe dirigeante au siècle dernier et devint un instrument destiné à communiquer aux jeunes générations les éléments qui semblèrent les plus utiles à établir le consensus national et à rallier l'adhésion populaire aux objectifs politiques du moment.

Après la fin de la domination autrichienne, la Droite chercha à imposer l'État à la société par une véritable dictature éclairée. Son hégémonie très restreinte d'une part, la priorité accordée au rôle civilisateur de la culture de l'autre, l'amènèrent à choisir une attitude pédagogique très marquée, en fléchissant dans un sens conservateur les propositions du «cours de nationalité» formulées par Mazzini. Au pessimisme des réactionnaires et des républicains fut opposé l'optimisme sans faille des éducateurs nourrissant une confiance immense dans les pouvoirs de l'enseignement. Lorsque la Sinistra remplaça la Destra à la direction du pays, le positivisme, tout en réclamant par la bouche de ses adeptes une réforme pédagogique, renforça la foi dans la mission de l'école et dans son efficacité ; puis vers la fin du siècle, le souci d'assurer spirituellement l'identité nationale grâce à l'école primaire cessa d'aiguillonner les dirigeants politiques de l'État. L'unité nationale, désormais considérée comme acquise, devait servir de base à la naissance

34 Programmes pour les écoles primaires du 25 novembre 1894.

d'une «plus grande Italie» lorsque l'éducation du sentiment nationale ne visa plus un but civil mais bien au contraire l'expansion militaire.

Cependant le rêve libéral de formation d'une nouvelle mémoire collective fondée sur l'histoire enseignée à l'école ne pouvait devenir réalité dans un pays qui resta largement analphabète³⁵, et dans lequel la durée insuffisante de la scolarité³⁶ ainsi que l'usage général des dialectes et les difficultés matérielles de tout ordre, empêchaient toute véritable assimilation des contenus. L'influence de l'enseignement de l'histoire sur les enfants des couches populaires ne pouvait être que très limitée, voire inexistante, et elle n'aboutit en aucune façon à ce qu'on pourrait appeler une culture de masse. En revanche ces messages recueillirent l'adhésion de la classe intermédiaire qui se développait alors, et qui deviendra par la suite, comme on sait, la base sociale du fascisme qui tout à la fois poursuivra et trahira les idéaux de l'Italie libérale.

Mariella COLIN

35 D'après le recensement général de 1901, les analphabètes représentaient encore 48,7 % de la population.

36 Jusqu'à la fin du siècle, la scolarité obligatoire était limitée au cycle inférieur des études primaires, soit à trois ans d'école.